

Études littéraires africaines

SOUMARÉ (Zakaria), *Le Génocide rwandais dans la littérature africaine francophone*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2013, 231 p. – ISBN 978-2-343-01156-1



Etsè Komla Awitor

L'Afrique du Sud et la littérature post-apartheid (1994-2014)

South Africa and Post-Apartheid Literature (1994-2014)

Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028722ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028722ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Komla Awitor, E. (2014). Compte rendu de [SOUMARÉ (Zakaria), *Le Génocide rwandais dans la littérature africaine francophone*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2013, 231 p. – ISBN 978-2-343-01156-1]. *Études littéraires africaines*, (38), 220–221. <https://doi.org/10.7202/1028722ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SOUMARÉ (ZAKARIA), *LE GÉNOCIDE RWANDAIS DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE FRANCOPHONE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2013, 231 P. – ISBN 978-2-343-01156-1.

Dans cet ouvrage, Zakaria Soumaré analyse un corpus de six romans dont les auteurs ont participé au projet « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », et propose ainsi une étude de la « littérature du génocide des Tutsi » (p. 215).

Le livre est divisé en trois parties, comportant chacune trois chapitres. La première, « La mémoire du génocide : de l'archéologie de la notion au contexte du génocide des Tutsi », rappelle l'histoire du concept et, par ailleurs, l'importance du témoignage dans la littérature africaine francophone depuis les années 1920. L'auteur revient à la fois sur l'engagement des écrivains dans la dénonciation de l'oppression (esclavage, colonisation...), et sur la dictature sanguinaire des « guides providentiels » autoproclamés qui ont remplacé les colonisateurs après les indépendances. Il met en exergue la manière dont les théories raciales développées par Joseph Arthur Gobineau, et expérimentées par les colonisateurs à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e au Rwanda, sont à l'origine de l'idéologie génocidaire qui a conduit au massacre des Tutsis en 1994.

« La représentation du génocide », titre de la deuxième partie, pose l'épineux problème du traitement littéraire d'un sujet qui dépasse l'entendement humain. Comment faire en sorte que les textes ne trahissent pas la mémoire des victimes et des « revenants » ? Cette difficulté à dire « l'indicible », selon Z. Soumaré, est contournée par les auteurs qui adoptent des techniques narratives diverses. Si Véronique Tadjou et Abdourahmam Wabéri optent pour « le récit de voyage » (p.^o216), Boubacar Boris Diop recourt à la « multiplication des voix narratives » (p.^o216) et Koulsy Lamko, lui, aborde le génocide des Tutsis par le « récit allégorique » (p.^o216). Dans cette partie, l'auteur évoque aussi le problème crucial de la justice et du pardon en soulignant le traumatisme causé par ce « mal absolu » : le génocide. Comme rescapé, comment se reconstruire après le déchaînement d'une violence extrême et incompréhensible ?

La troisième partie – « Les mouvements migratoires, les conséquences et les perspectives narratives » – dresse un bilan de cette tragédie humaine. Outre les milliers de morts, les enfants orphelins abandonnés et exposés à la violence, et les femmes violées et contaminées par le VIH/sida, le génocide a provoqué un important flux migratoire. Abordant « les perspectives narratives » (p. 203), l'auteur relève trois images rhétoriques, « les chiens errants, la figure de

l'ossuaire, et les outils du génocide », qui reviennent comme des leitmotivs dans ces romans.

Bien qu'il s'agisse d'une contribution utile à l'étude de la « littérature du génocide des Tutsi », on peut regretter que l'auteur ne consacre que la deuxième partie de l'ouvrage à l'étude proprement dite du corpus. En outre, il oublie que les écrivains qui ont participé au projet « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » ne sont pas tous francophones (p. 215) ; ainsi, l'écrivain kényan Meja Mwangi a fait partie du projet, bien que son roman *Great Sadness* (Grande tristesse) ne soit toujours pas édité.

■ Etsè Komla Awitor

SUCHET (MYRIAM), *L'IMAGINAIRE HÉTÉROLINGUE. CE QUE NOUS APPRENNENT LES TEXTES À LA CROISÉE DES LANGUES*. PARIS : ÉDITIONS CLASSIQUES GARNIER, COLL. PERSPECTIVES COMPARATISTES, SÉRIE LITTÉRATURE ET MONDIALISATION, 2014, 349 P. – ISBN 978-2-8124-2104-4.

Cinq ans après la parution des *Outils pour une traduction post-coloniale. Littératures hétérolingues* (Paris : Archives Contemporaines, 2009, 262 p.), Myriam Suchet propose une nouvelle étape de sa réflexion sur les questions posées par la traduction au prisme des littératures hétérolingues. Dans ce nouvel ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, elle restreint son corpus de travail à quatre ouvrages : *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa (1985), *The Voice* de Gabriel Okara (1964), *Juan sin Tierra* de Juan Goytisolo (1975) et *Die Niemandrose* de Paul Celan (1963), en justifiant son choix par une volonté de décentrer son propos vis-à-vis du français, puisqu'aucun des quatre textes n'a été écrit au départ dans cette langue. Elle innove également au plan méthodologique puisqu'elle prend l'option d'étudier les (multiples) traductions de ces ouvrages autant que les originaux. Se pose dès lors un problème d'articulation dans son développement entre questions d'hétérolinguisme et questions de traduction. L'auteure assume cette difficulté et affirme que la traduction permet de penser l'hétérolinguisme, notamment à la lumière des études dites « postcoloniales », mais surtout que c'est la traduction qu'il faudrait repenser à partir de l'écriture hétérolingue. On peut néanmoins regretter que la démonstration n'en soit pas faite avant la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, où elle entame une réflexion sur la traduction sans que le lien avec les quatre premières parties soit tout à fait convaincant.